

au point de faire prendre pour de l'esprit le gros ric'us vulgaire de certains de nos chroniqueurs ; en plus hauts lieux encore la vulgarisation du gros mot, de l'invective, a laissé des traces de son influence. A quelque degré de l'échelle sociale ou hiérarchique qu'on appartienne aujourd'hui, il semble qu'on ne puisse avoir complètement raison d'un contradictoire, sans l'éclabousser un peu.

Je ne veux pas dire que nos journalistes, lorsqu'ils signent leurs articles, ne feront échange que de civilités et de pots de confiture. Non ; mais comme ils seront personnellement, nominativement en cause, ils auront des égards, sinon pour leurs adversaires, au moins pour leur propre réputation. L'urbanité française prendra le dessus, et les *engueuleurs*, pour me servir d'une expression reçue au pays, seront à la baisse.

Dans un autre ordre d'idées, je veux parler du respect dû à la syntaxe et au style, la signature des articles de journaux opérerait, à mon avis, de grandes choses.

On se rappelle le long cri de détresse poussé, il y a quelques années, par un journaliste ahuri—l'un des bons, cependant, de notre presse—en s'apercevant que nous parlions anglais dans nos écrits français. Les plaintes qu'il laissa échapper à cette occasion ont remué bien des cœurs. *L'Anglicisme, voilà l'ennemi!* allait-il répétant à tous les échos de Québec et d'Ottawa, *l'Ennemi, c'est l'Anglicisme!* Il fit peu de conversion, il est vrai, et cependant, nouveau ou nouvelle Cassandre, il avait raison.

Quelles larmes n'eut-il pas versées, quels cris déchirants n'eut-il pas fait entendre, s'il eût pu voir cet autre *ennemi*, plus grand encore que le premier : l'absence de syntaxe et le vide—il n'y a que la nature qui ait horreur du vide, paraît-il—et le vide dont s'agrémentent un si grand nombre d'articles de journaux. Ils sont plusieurs attachés à la rédaction d'un journal. Habitues à travailler en commun, pêle-mêle, sur les mêmes sujets ; convaincus, d'ailleurs, que le public ne sait pas faire la part qui revient à chacun, que le bon comme le mauvais retombe sur le journal, il leur arrive de temps à autre de n'écrire que pour remplir une tâche ou une colonne. Il faut de la *matière* pour le journal, et de la pâture pour l'éditeur-proprétaire. Et l'on enfante ainsi de longs articles avec le dictionnaire et la grammaire, et les pensées loin de soi.

O que le même rédacteur travaillerait avec plus d'ambition et de cœur si son nom devait figurer au bas de son article ! S'est-il déjà acquis une réputation de penseur, vous ne le verriez pas faire deux colonnes, lorsqu'il ne peut, avec son sujet, en remplir convenablement qu'une seule. S'est-il créé un style dont il est fier, plus de mots impropres, plus de barbarismes, et surtout plus de cette allure traînante et monotone sous le poids de laquelle grand nombre de nos journaux se consomment d'ennui.

Avant tout faites disparaître le *sic vos non vobis* du journalisme canadien : que chacun ait le bénéfice de son talent et de son travail ; que l'opprobre et le mépris s'attachent au nom de celui qui ne sait pas vivre, à l'*engueuleur* ; que l'indifférence et l'obscurité soient le partage de celui qui ne sait ni écrire ni penser, et vous verrez comme nos journalistes, c'est-à-dire, nos journaux, deviendront véritablement la lumière et l'honneur de leur pays. Vous verrez renaître les grands jouteurs d'autrefois (les Taché, les Parent, etc., signaient leurs articles), les stylistes comme Buies et Fabre auront des successeurs ; des hommes se formeront dont la parole sera écoutée ; ceux qui savent écrire, et dont on n'entend plus parler, rentreront quelquefois dans l'arène, et le journalisme canadien prendra au Canada la position qu'occupe en Europe le journalisme parisien.

Or, les grands journalistes français, depuis Louis Veillot jusqu'à Henri Rochefort, signent leurs articles, comme Victor Hugo ses poésies.

PASCAL POIRIER.

Dans l'article que l'on vient de lire, M. Poirier expose avec beaucoup de sens et d'habileté les avantages qu'il y aurait pour le journalisme de faire suivre chaque article de la signature de son auteur. Ces avantages sont nombreux, mais il reste à savoir s'ils compenseraient les inconvénients qu'entraînerait un journal politique à articles signés ?

L'idée que nous nous faisons du journalisme, c'est que chaque feuille reflète les opinions d'un parti politique ou d'un groupe d'hommes considérable. Or, chaque fois que cette feuille apprécie un événement, juge les actes du pouvoir, ce n'est pas, par exemple, le rédacteur de la *Minerve*, de la *Patrie* ou du *Monde* qui parle, mais c'est ce parti politique, ce groupe d'hommes. Les écrivains, organes d'un parti, s'effacent et, tant qu'ils ne reçoivent pas de démenti de leurs lecteurs, ils parlent réellement en leur nom. Le courant sympathique qui s'établit du journal à eux fait que cette fiction a toutes les apparences de la réalité. Il est évident que cette impersonnalité du journal centuple sa force et son influence.

Le journal impersonnel, avec sa plus grande liberté d'allure, garantissant la liberté de la critique. C'est tellement le cas, qu'à la *Revue des Deux-Mondes*, où tous les articles sont signés, les critiques littéraires ou musi-

cales ne portent pas de signature ou sont seulement suivis d'un nom de plume. Il y a plus ; dans des journaux comme le *Figaro*, nous voyons la plupart des collaborateurs se cacher derrière des pseudonymes : Ignotus, Saint-Genest, de Grandlieu, Janus, ne sont que des déguisements.

La signature obligerait à plus de tenue ; l'insulte disparaîtrait des colonnes de nos journaux, dit M. Poirier. S'il dit vrai, cela vaudrait la peine qu'on en fit l'expérience ! Mais il nous semble que la signature n'est pas nécessaire pour arriver à cette réforme. Que le public s'insurge contre le système de substituer l'insulte au raisonnement et le mal aura trouvé son remède. Mais le public ne déteste pas un article un peu épicé. Pour nombre de lecteurs, c'est même un régal. Etant donné le goût du public, n'est-il pas à présumer que les journalistes se feraient quand même un devoir de le contenter ?

Il n'y a pas en Angleterre de journaux à article signés, tandis qu'en France le journalisme impersonnel n'est pas à la mode. Or, la presse anglaise a, sans contredit, plus de tenue et de réserve que la presse d'outre-Manche.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 11 février 1882.

Il n'y a pas que la petite vérole qui sévit sur New-York ; un autre maladie bien plus dangereuse, si l'on n'y prend garde, menace de bouleverser toutes nos habitudes, toutes nos conventions sociales, nos modes, la plastique humaine et tout le code de la galanterie.

L'esthétisme—ou plutôt l'esthétisme, si nous voulons restituer ce substantif à notre belle langue—qui a fait son apparition aux Etats-Unis, dans la personne de M. Wilde, s'apprête à nous efféminer, à communiquer à nos mœurs des ferments de décomposition et à nous rendre insensés.

Si nous voulions suivre les errements de cette école de lunatiques et de splénéniques, nous ne devrions envisager l'existence qu'à travers un prisme menteur qui nous peindrait la vie en rose, les nuages en lilas tendre et l'avenir en bleu céleste.

Nous serions obligés de ne voir dans la femme qu'un être immatériel, un rêve, un rayon, un fantôme, et dans l'homme une espèce d'abstraction réduite à la fonction nuageuse d'ombre, de chimère ; nos vêtements seraient légers et flottants, nos manches seraient courtes, nos cheveux longs et bouclés. Enfin, nos fronts, débarrassés du vulgaire chapeau, seraient couronnés de fleurs de lis, de tournesols ou de rhododendrons ; les costumes, moyen âge, de Pétrarque et de Laure, de Roméo et de Juliette, redeviendraient à la mode ; nous devrions, en un mot, pour mériter le nom d'esthéticien, être aussi ridicules que ces ahuris qui ont une si grande vogue dans la célèbre comédie *Patience*.

Certes, on ne peut pas dire que ce sentimentalisme vaporeux manque d'originalité et ne produise pas un mouvement de curiosité très intense. Nous admettons le succès de ces excentriques. Cependant, nous trouvons que M. Oscar Wilde se donne trop des airs de prophète et d'inspiré ; franchement, il ne mérite pas l'admiration qu'il a de lui-même.

Il ne nous apporte rien de nouveau ; il y a longtemps que l'esthétisme a fait son apparition dans le monde.

On connaissait déjà ces petites façons, ces fadeurs savantes à l'Hôtel Rambouillet, sous le règne de Louis XIV.

Madame la duchesse du Maine, au château de Meudon, entourée de poètes à l'eau de rose, ne manquait pas d'esthétisme ; et plus tard, au Petit Trianon, on le voyait encore refluer.

Mais madame Récamier devait, dans notre siècle, élever l'esthétisme et surtout le platonisme jusqu'au sublime.

S'il avait été donné à M. Wilde de vivre dans l'entourage de cette femme si vertueusement belle, il en eut perdu l'appétit en même temps que son obésité, mais jamais son cœur enflammé n'eût fondu cette glace.

Après cela, que reste-t-il des prétentions de M. Wilde ?

Il ne suffit pas pour nous émerveiller d'être jeune irlandais, d'arriver de Londres par l'*Arizona*, de dîner à Brunswick Hotel, de faire des conférences et de porter de longs cheveux.

Ce dernier article de sa toilette, nous dit-on, le rend très orgueilleux. Mais en cela encore, M. Oscar Wilde ne nous apporte rien que nous ne connaissions déjà, puisque nous avons le bonheur de posséder à New-York, ou dans ses environs, une foule de célébrités qui se donnent des airs de Samson.

N'avons-nous pas l'âpre poète des Sierras, M. Joaquin Miller, dont le visage est couronné d'un nimbe hérissé qui le fait ressembler à l'ours des Montagnes-Rocheuses ?

Est-ce que M. Walt Whitman ne porte pas une crinière à faire reculer d'horreur un lion de Californie ?

Et Buffalo Bill, surnommé le Phébus des prairies, M. Wilde oserait-il lui faire le poil ?

Et ce pauvre et regretté Texas Jack, qui avait l'habi-

tude d'enrouler sa chevelure noire chaque soir et de s'en faire un oreiller ?

Et le fameux et splendide révérend Tilton, n'est-il pas assez favorisé par la nature sous ce rapport ?

Et la forêt de boucles argentées qui encadrent si bien le visage du *révérend* révérend Beecher, la lumière et la gloire de Plymouth Church. Qu'en pense M. Wilde ?

Et les ondes capillaires qui roulent sur le dos du député Robinson, et qui ont l'air d'écumer comme un véritable Niagara, oserait-on dire que c'est une per ruque ?

Mais bornons là nos citations, car si ces honorables *gentlemen* se rencontraient ailleurs que sous ma plume, ils se prendraient sûrement aux cheveux.

Il ne faut abuser de rien, pas même de la logique : M. Oscar Wilde n'est qu'un poète ayant perdu sa rime et qui va la chercher dans les nuages.

Ses intentions ne sont pas mauvaises ni les nôtres non plus. Si ce n'est pas un David pour la lyre, accordons-lui, par courtoisie, la chevelure et la force de Samson.

Nous savons qu'il nous appelle des Philistins. Qu'il prenne garde aux Dalilas qui l'entourent s'il veut nous vaincre !

Mais pour mener à bien son entreprise, a-t-il oui ou non une mâchoire d'âne ?

ANTHONY RALPH.

## NOS GRAVURES

M. ÉMILE AUGIER, AUTEUR DRAMATIQUE

La nouvelle et honorable distinction dont l'éminent académicien vient d'être l'objet, en recevant le titre et la plaque de grand-officier de l'ordre de la Légion d'Honneur, sera très sympathiquement accueillie par tous ceux qui ont applaudi les œuvres si intéressantes de l'un des plus brillants écrivains de notre époque.

M. Augier est né en 1820, à Valence (Drôme), et la carrière qu'il a parcourue depuis ce temps, est marquée par les plus honorables étapes. Notre scène française s'est enrichie, grâce à lui, d'œuvres remplies des meilleures qualités.

L'esprit est net, la pensée vigoureuse et franche.

Chacun connaît la longue liste des pièces de l'auteur de la *Cigüe*. C'était là son premier ouvrage.

L'*Aventurière* est l'un des plus intéressants morceaux du répertoire moderne de la Comédie-Française, et les *Fourchambault*, dont le souvenir récent est encore dans toutes les mémoires, sont assurément destinés à de fréquentes reprises.

Nous sommes sûrs d'être agréables à nos lecteurs en reproduisant les traits du célèbre poète dramatique, dus à l'habile et vigoureux crayon de M. Sargent.

La belle et intelligente physionomie de M. Emile Augier est bien d'accord avec les lignes de Théophile Gautier, qui disait de lui, en analysant sa manière et son talent : " C'est une nature honnête, saine, forte et droite, sans pruderie, avec une certaine saveur gauloise, relevée d'atticisme."

M. Emile Augier est membre de l'Académie Française, depuis 1858.—A. B.

LA CANONISATION DES NOUVEAUX SAINTS

La canonisation de quatre nouveaux saints a été proclamée au Vatican, en décembre dernier. Ce sont : Jean-Baptiste de Rossi, qui mourut en 1698 ;—Lorenzo da Brindisi (1559) ;—Clara de Montefalca (1288), religieuse de l'ordre des Augustines ;—Joseph Labre, né en 1748, à Boulogne-sur-Mer, et qui vécut à Rome, dans la mendicité, pendant plus de cinquante ans : ce dernier saint avait été béatifié, en 1860, par S. S. le pape Pie IX. C'était la première fois, depuis plus de vingt années, qu'une semblable solennité mettait en fête l'Eglise de Rome et le monde catholique tout entier.

La cérémonie n'a pas eu pour théâtre la vaste enceinte de la basilique de Saint-Pierre. Le pape avait désigné pour la circonstance une immense salle, la *Chambre dei Paramenti*, située près du grand portique et dans laquelle, chaque année, a lieu " la Cène " ou lavement des pieds. Cette salle, encore que son étendue soit équivalente à celle des nefs de deux ou trois de nos grandes cathédrales, était de dimensions relativement restreintes pour une telle solennité. Le défaut d'espace empêcha d'assister à la canonisation beaucoup de personnes, parmi lesquelles un grand nombre de prêtres et de prélats.

Les hommes présents portaient la tenue de rigueur, habit noir et cravate blanche ; les dames, ainsi que de coutume, étaient en toilettes noires, la tête couverte de mantilles en dentelles blanches. Le corps diplomatique accrédité auprès du Vatican était réuni au grand complet et en habit de cour : on remarquait la grâce toute particulière avec laquelle les dames de l'ambassade espagnole portaient leurs mantilles retenues par des agrafes de diamants.

Les murs de la chambre disparaissaient sous les tentures de brocart d'or et les guirlandes de fleurs ; les corniches, les ornements de la salle, les lignes architec-